

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

DEUXIÈME PARTIE

Par les Grandes Routes

VIII

(Suite)

—Oui, tu as raison, tout, plutôt que cela... Mais il faut que nous marchions... je me sens tout engourdi... Et toi ?

—Moi aussi.

—Et nous n'avons plus l'eau-de-vie de Jennekin pour nous soutenir... Courage, ma Bertine, nous trouverons bien une maison habitée... On nous indiquera notre route... Viens.

Ils se traînent, harassés, par les taillis.

La neige tombait depuis quelques instants à gros flocons. Ils en étaient tout couverts. Ils allaient, la tête baissée, se tenant par la main, grelottant, peureux. Ils gardaient le silence. S'ils avaient essayé de parler, maintenant, ils auraient éclaté en sanglots. Mais voilà que Charlot serre le bras de Bertine. Des voix se font entendre. Ils ont à peine le temps de se jeter à plat ventre dans les broussailles, de s'ensevelir dans un effondrement de hautes fougères couchées sous lesquelles ils se glissent.

Et ils restent là, invisibles.

Charlot, seulement, risque un peu la tête hors de ce sépulcre blanc de neige et inspecte les environs.

Il veut voir.

Si ce ne sont pas des douaniers, si ce sont des paysans ou des fraudeurs, ils seront sauvés !...

Les voix se rapprochent.

Une dizaine d'hommes apparaissent. A leur costume sombre, qui paraît noir dans la nuit neigeuse, à leurs fusils, Charlot a reconnu les douaniers.

Mais leur allure est singulière.

Deux marchent en tête le fusil en bandoulière. Derrière eux quatre hommes portent un brancard fait de branches d'arbres entrelacées.

Et sur ce brancard un homme est étendu.

Ce cortège est lugubre.

Les quatre porteurs marchent en cadence et leurs fusils se balancent et sautent à chacun de leurs pas.

L'homme étendu là, quel est-il ? un des leurs ?

Charlot ne peut pas voir encore. Ils sont trop loin. Mais ils vont passer près de lui, très près, et il distinguera.

Si les douaniers avaient eu un chien avec eux, les deux enfants étaient éventés, étaient perdus.

Mais le cadavre de Ronflaud gisait raide dans le fond du bois déjà tout couvert de neige.

Cela les sauva.

Les douaniers passèrent, ne se doutant pas de leur présence.

Et Charlot, effaré, qui venait de reconnaître le visage blême à la bouche ouverte et sanglante, le crâne emporté par une balle, de l'homme sur le brancard, Charlot, bégayant, murmurait à l'oreille de son amie :

—Bertine ! ma Bertine ! Ils ont tué Jennekin... .

C'était vrai ! Jennekin était mort. Pimperlot avait été pris d'une rage folle en découvrant le cadavre de Ronflaud. Il aimait ce chien comme il eût aimé un homme. La colère l'aveugla, lui enleva toute présence d'esprit. Il glissa une cartouche dans sa carabine, et Papillon bondissant sous bois à distance, il avait tiré. Le chien roula, se releva, roula, puis, en se traînant, disparut dans le fourré en hurlant.

—Il n'ira pas loin ! dit Pimperlot.

Et il glissa une seconde cartouche.

Il avait eu le temps, malgré la nuit, de reconnaître Papillon. Du reste, les traces relevées sur la neige lui avaient fait soupçonner dans la forêt, en avant de lui, la présence de Jennekin. C'était donc Jennekin qui avait cassé les reins de Ronflaud.

Le hardi fraudeur aurait échappé, cette fois encore, à ses ennemis, s'il n'avait été entouré. Les deux lignes de douaniers se resserraient sur lui, l'une en avant, l'autre en arrière. C'est une tactique habituelle sur la frontière. Jennekin la connaissait, mais avait cru cette nuit-là, n'en avoir rien à craindre.

Ce fut ce qui le perdit.

En courant, toujours sa charge sur le dos et point gêné par elle,

il s'était heurté contre Pimperlot. L'attaque avait été si imprévue que le brigadier, surpris, avait roulé dans la neige.

Mais il se releva et fit feu, presque au hasard, sans viser.

La balle frappa Jennekin en plein crâne et lui enleva une partie de la boîte osseuse.

Il tomba raide, sans un cri, tué du coup.

Papillon disparu, Jennekin mort ! Les deux petits, épouvantés, se redisaient cela intérieurement. Ils se voyaient jetés, malgré eux, dans toute une série de catastrophes.

Une épouvante horrible leur serra le cœur.

Quand les douaniers furent passés, et qu'on n'entendit plus rien, Charlot murmura :

—Viens, Bertine, viens !

Mais la jeune fille d'une voix faible :

—Non, j'ai trop peur... Et puis, je me repose ici, sous la neige... Il me semble que j'ai chaud... J'ai envie de dormir... Si je pouvais dormir, cela me ferait du bien, et après je marcherais plus longtemps... .

—Non, non... ne t'endors pas, j'ai lu dans un livre que c'était la mort... Résiste... Viens... Ecoute-moi, ma Bertine, écoute-moi !

—Non, je t'assure, mon Charlot. Je suis heureuse... .

Elle s'était couchée dans la neige. Les fougères, cassées par le froid, retombaient sur son frêle corps en un feuillage glacé. Et la neige drue qui venait du haut des arbres, interminablement, les ensevelissait peu à peu de sa ouate immaculée. C'était vrai. Elle sentait un bien-être étrange, comme elle n'en avait éprouvé de sa vie. Une grande douceur descendait en elle, en tous ses membres. Elle avait très chaud aux pieds.

Elle ne voulut pas bouger.

Et Charlot lui-même commençait à ressentir les mêmes singuliers symptômes d'étourdissement. Il s'était levé, tout à l'heure, et tirant Bertine par le bras, il avait essayé de l'obliger à sortir de son inertie.

Et maintenant, il cédait comme elle à la fatigue, à la grande faiblesse qui suit toujours, — comme une détente des nerfs, — les émotions trop fortes ; à la nuit qui les enveloppait et les menaçait de son mystère ; à l'exemple de Bertine qui paraissait heureuse et dont le sourire lui disait :

—Etends-toi auprès de moi. Fais comme moi !... Dors !... .

Il se rassit et doucement se coucha contre la fillette. Elle chercha ses mains, avec peine. Déjà elle était engourdie... Et ils restèrent ainsi.

—Oui, disait Charlot, on est bien, et pourtant on dit que la mort vient prendre dans la neige,

—Qu'elle vienne, mon Charlot, nous ne sommes pas si contents de la vie qui nous est faite. Nous avons eu aussi trop de misères partout. Ce n'est pas notre faute. Nous n'avons pas mérité cela. Alors, si nous mourons, nous serons tranquilles. Nous ne penserons plus à rien. On ne nous fera plus de peine, nous n'aurons plus rien à craindre de personne. Vois-tu, Charlot, je suis sûre que ce serait comme ça toujours. Alors, j'aime bien mieux mourir tout de suite.

—Oui, peut-être, ça vaudrait mieux, Bertine.

Ils s'étreignaient les mains. Ils avaient le visage tourné vers le ciel, invisible pour eux. On eût dit que déjà ils étaient dans un sépulcre, car la neige qui tombait était si épaisse qu'entre les nuages et les arbres il n'y avait pas discontinuité. Les arbres avaient l'air d'immenses fantômes blancs tendant partout leurs bras décharnés. Il n'y avait plus un souffle de vent, et dans la forêt où s'accomplissait ce drame de la misère, pas un cri d'oiseau nocturne, le lourd silence d'un cimetière.

—On est bien !... murmura Charlot.

—N'est-ce pas ? Je te le disais... .

—On est presque comme dans son lit.

—Oui ! Et même on respire mieux.

Ils se turent, Mais ils n'était pas endormis. Le froid peu à peu les anéantissait. Ils n'avaient même pas l'impression d'une douleur. Seulement une surexcitation étrange s'emparait de leur cerveau. Des rêves leur venaient, encore qu'ils fussent éveillés, avec des visions qui leur rappelaient des détails de leur vie, les choses surtout qui avaient laissé en eux des souvenirs moins tristes. Leur existence si courte, et pourtant si pleine de misères, était ainsi évoquée par le délire de leur imagination. Bertine bégaya, la langue presque déjà paralysée :

—Oh ! mon Charlot, comme je vois de belles choses... .

—Moi aussi, Bertine... moi aussi... .

—Des choses toutes blanches et très douces, j'entends rire autour de moi... .

—Qu'est-ce que tu vois, ma Bertine ?

—C'est dans l'église... Il y a beaucoup, beaucoup de monde... et au milieu, il y a des filles et des garçons ; les filles sont toutes en blanc... blanches comme de la neige... des robes blanches et de longs voiles blancs... .

—La première communion ?... .

—Oui. Et je suis au milieu d'elles. Et on me regarde quand je